



## LE CINÉASTE JEAN-CHARLES HUE DANS L'UNIVERS DES YÉNICHES

CULTURE - LIRE PAGE 10

# Jean-Charles Hue, le flingue, la fringue, la caméra

Le réalisateur immergé chez les Yéniches raconte son parcours excentrique et son goût de l'évasion

### Portrait

Deux longs-métrages. Il n'en a pas fallu davantage pour propulser Jean-Charles Hue, 46 ans, parmi les grands hétérodoxes du cinéma français. Le premier, réalisé en 2011, se nommait *La BM du Seigneur*. Le second, *Mange tes morts*, sort mercredi 17 septembre, après avoir été acclamé à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes en mai. Les deux titres procèdent d'un long compagnonnage avec une parentèle yéniche, gens du voyage plus méconnus que les Roms, bandits d'honneur et pentecôtistes, saints et martyrs, ferrailleurs et défourailleurs. C'est avec eux, dans une mixité documentaire et fictionnelle impondérable, que Jean-Charles Hue envisage la création cinématographique.

Et, ensemble, ils rêvent leur vie, fabulent leurs rôles, célèbrent le grand art chamanique de la vérité et du mensonge, quelque part entre le film noir à la Martin Scorsese et l'anthropologie ciné-poétique à la Jean Rouch. Le résultat est d'une rare puissance, d'une singularité totale dans le paysage artistique français.

Il fallait aller, longuement, à sa rencontre pour tenter de comprendre d'où nous venait, au juste, l'exécuteur d'un contrat cinématographique aussi excentrique que celui-ci. La rencontre avec ce « petit céfran », comme il s'épingle lui-même quand il veut accentuer l'absence de qualités qui a aiguisé sa soif inextinguible d'aventure, se sera révélée étonnante.

Hue, pour un journaliste, est une aubaine sur le plan professionnel, un désastre sur le plan narcissique. Il fait partie de cette catégorie d'hommes qui rendent, par comparaison, votre propre vie aussi palpitante qu'un pot de yaourt. Sans doute, l'hypothèque mythomaniacale n'est-elle jamais complètement levée avec ce conteur invétéré, mais quelle importance ? Qu'importe ici le régime de la preuve ? Jean-Charles parle de sa vie comme il filme celle des autres : en cherchant sa vérité intérieure, en lui conférant une tension lyrique, en l'élevant à la hauteur d'un mythe.

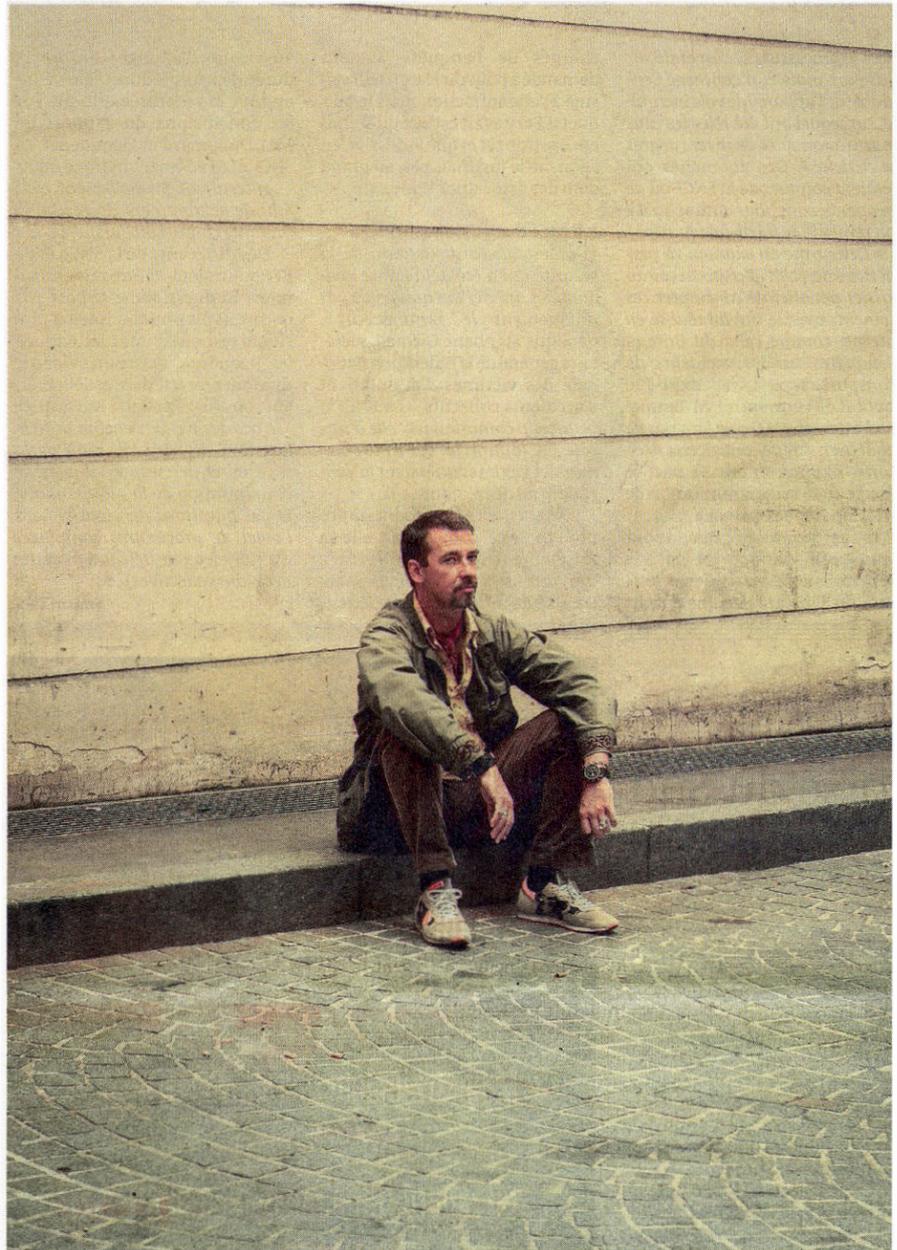
Et voici le roman des origines. Issu de la petite bourgeoisie (père policier, mère au foyer), Jean-Charles vit à Eaubonne (Val-d'Oise) dans les années 1970. Très jeune, il est confié à ses grands-parents, à Vannes, après que sa mère est

entrée en dépression à la naissance de son troisième enfant. Expérience fondatrice : « *Je sais que je suis né là, comme homme et comme artiste. Je découvre mon grand-père, adjudant-chef durant la seconde guerre mondiale, multirécidiviste de l'évasion dans son stalag, avec ses fétiches : une Sainte Thérèse miraculée des flammes, et une gamelle avec un trèfle à quatre feuilles et le plan du stalag dessiné dessous. Ces objets sont devenus sacrés pour moi. Plus tard, quand il meurt, ma grand-mère, d'origine espagnole, un peu sorcière, avec des vases qui bougent tout seuls chez elle, me dit que je suis sa réincarnation, et je la crois. Il faudra que ma mère finisse par m'arra-*

Il parle de sa vie  
comme il filme  
celle des autres :  
en cherchant sa vérité  
intérieure, en l'élevant  
à la hauteur  
d'un mythe

cher de force à elle. C'est mon parain qui vient me chercher à Vannes, je chiale, je m'endors, et je me réveille à Pigalle. Ce voyage, je m'en souviendrai toute ma vie. En attendant, on m'a inoculé le goût des armes, de l'évasion, de l'héroïsme, des objets que les morts vous destinent. Le fantastique sous le réalisme. »

Dès lors, tout coule, pour ainsi dire, de source, entre attrait de la transgression et vocation artistique. La menace de plasticage de son collègue en troisième (« *Je leur ai collé une bombe* »). Le renvoi définitif pour cause de port d'arme (« *Un 22 à barillet, de toute façon je ne trouvais pas ma place à l'école, je voulais sortir de mes gonds de petit-bourgeois, me payer la bête* »). Les virées avec son cousin, fournisseur du plastic et pote avec un ex du gang des Tractions Avant (« *J'ai fait un paquet de conneries* »). Le repli en boîte privée parisienne, l'amitié avec le fils d'un fabricant du Sentier devenu collectionneur (« *On ne bossait pas, on passait notre temps à regarder des Fujita les pieds dans des tapis léopard, c'était la java dans les grandes largeurs* »). Qu'en dit M. Hue père ? Pas grand-chose apparemment. Du genre à assurer



le nécessaire, mais pas à communiquer. Non sans fantaisie d'ailleurs, puisqu'il fut muté du 2<sup>e</sup> au 7<sup>e</sup> arrondissement pour cause de fréquentation assidue des cinémas durant le service.

Deux bacs loupés plus loin, Jean-Charles devient styliste. Il crée

d'abord des bijoux, monte sa boîte, puis se dirige vers la haute couture, chez Dominique Morlotti (« *J'avais envie de la sape* »), et se retrouve par hasard une caméra entre les mains pour réaliser un film de tendance. Il s'y amuse comme un petit fou. Puis laisse tout

tomber pour partir un mois et demi en Inde, où il travaille avec un maître des couleurs, vit quelques expériences qui le rapprochent de l'au-delà, et rentre finalement pour se payer une sévère dépression. Le temps de décider quoi faire de sa vie.

Deux choses arrivent. L'histoire de l'oncle Raymond et l'inscription à l'École d'arts de Cergy-Pontoise. L'oncle Raymond, pour situer, c'est l'ours de la famille, braconnier, ancien para en Algérie, chez qui sonne un jour une famille de Yéniches qui lui demandent pourquoi il porte le même nom qu'eux (Dorkel). On cherche, et on se trouve un arrière-grand-père commun qui a déserté l'armée française, en mettant un couvercle sur ses origines. Voilà donc l'oncle, et partant son neveu, qui se découvrent un peu gitans du jour au lendemain.

Inscrit en première année à Cergy (« A 27 ans, une vraie claque, mais j'y sauve ma peau ! »), l'étudiant tardif fait feu de tout bois,

expose rapidement. Films, photos, installations. Joseph Beuys et Kenneth Anger en ligne d'horizon, seconde guerre mondiale en ligne de mire, destins tziganes et juifs en lignes de survie. Le cinéma rattrape le plasticien à l'occasion d'une immersion dans les bas-fonds de Tijuana, qui se transforme en long-métrage de cinéma. *Came viva*, réalisé en 2007, ne sera pourtant jamais distribué : Jean-Charles Hue a 39 ans.

Le salut viendra des Dorkel, sa nouvelle famille. Entre-temps, depuis les révélations de l'oncle, il a noué contact : « Je me familiarise avec cet univers du campement, entre le cabanon évangélique et les voitures volées. Je vais au rassemblement de Giens, et c'est Moïse. Pendant cinq ans je passe les voir régulièrement dans l'année, je pars

chaque été avec eux. Au bout de six ans, je commence à les filmer. D'abord, en documentaire, puis ce sont eux, Fred en particulier, le héros de mes deux films, qui me proposent de passer à la fiction. Vu la vie qu'ils mènent, parce ce que Fred s'est quand même fait agresser pendant le tournage de *La BM du Seigneur*, on tourne avec de vrais flingues, et je passe évidemment pour un dingue. Au fond, mon rêve à moi, ça a toujours été de me payer cette virilité, de faire partie du clan. Comment choper, sinon, cette sorcellerie du beau et de l'atrocité qui est la seule définition de l'art selon moi ? Parce qu'on est dans la grande, on est dans un putain de camp, et il va falloir s'en sortir. Toujours la même histoire, depuis le grand-père... » ■

JACQUES MANDELBAUM

## Entre le braquage et le baptême, Jason hésite

### Mange tes morts



EN 2011, *La BM du Seigneur* avait déboulé comme une météorite. Révélant dans un fracas éblouissant l'ethos chouraveur et furieusement religieux des Yéniches, communauté de gens du voyage sédentarisés, acquise depuis les années 1950 au mouvement du renouveau charismatique, le film mettait en lumière le talent incandescent de son auteur, Jean-Charles Hue, dont c'était le premier long-métrage.

*Mange tes morts* en est le prolongement. Il reprend les mêmes acteurs, les membres de la famille Dorkel en leur royaume de caravanes, et leurs proches, auxquels s'est adjoint Christian Milia-Darmezine, transfuge de la tribu de Rabah Ameur-Zaïmeche, autre grand franc-tireur du cinéma français contemporain. Avec eux, Jean-Charles Hue continue d'explorer l'univers de ces durs à cuire qui ont érigé les belles cylindrées en veau d'or, fait des armes à feu l'extension naturelle de leurs membres, et dont la langue sonne comme un slam incessant, à la fois comique et, parfois, secrètement poétique.

Soudés par un code de l'hon-

neur coulé dans l'acier, ces hommes et femmes bruts de décoffrage qui sont devenus – comme les habitants du quartier de Fontainhas, à Lisbonne, dans le cinéma du Portugais Pedro Costa – les personnages mythiques d'un projet de fiction au long cours, vivent écartelés entre un mode de vie fondé sur la rapine et l'appel des transes expiatoires d'une religion qui exige de renoncer à une vie de péché.

C'est tout le dilemme de Jason. Attiré par le baptême, encouragé par ses proches à sauter le pas et à esquiver ainsi l'ombre funeste qui plane sur les hommes de sa famille, cet adolescent au regard de jais aimerait attendre le retour de son grand frère, Fred Dorkel – qui était déjà le personnage central de *La BM*... Il a subvenu aux besoins de Jason dans les premières années de son existence avant d'être jeté en prison, il y a quinze ans, à la suite d'un braquage de camion de nourriture.

Alors que Fred est sur le point d'être libéré, Jason aimerait rembourser la dette qu'il estime lui devoir. Surgissant de nulle part la veille de son baptême, dans un spectaculaire tête-à-queue noyé dans un tourbillon de poussière et de décibels, Fred lui donne l'occa-

sion de s'en acquitter. Jason se livre à lui sans une hésitation, les yeux pleins d'amour et d'admiration pour cette figure tutélaire qu'il a passé son enfance à glorifier.

Avec un scénario plus calibré que celui de *La BM du Seigneur*, *Mange tes morts* est un polar tendu comme un arc, dont les plans, splendidement composés, sculptés dans une lumière magnifique, glorifiant l'héroïsme fier de ces personnages de marginaux légendaires, pourraient tout aussi bien être tirés d'un catalogue des photographes Jeff Wall ou Gregory Crewdson.

### Nuit de braquage

L'action se déroule sur un temps très court. Moins d'une journée se passe entre l'arrivée de Fred, ses retrouvailles avec les membres de ce groupe dont certains ne veulent pas le voir revenir, le début de soirée où ses deux frères l'entraînent au fond d'une cave pour lui faire cadeau de sa vieille BM Alpina qu'ils ont fait remettre à neuf, et le départ tête baissée des compères pour une nuit de braquage improvisée. Une fois encore, c'est un camion que l'on vise, plein de cuivre, qui devrait rapporter beaucoup d'argent à la revente.

Cette condensation de l'action n'empêche pas les temps morts – le trajet, l'attente sur zone... Autant d'occasions de passage de relais entre les deux frères – choix d'un nom de guerrier pour Jason, évocation du souvenir de la vieille patronne de bar qui fut toujours si bonne pour Fred et les siens, conseils pratiques plus ou moins incongrus (toujours faire sa crotte à côté de la voiture, pour pouvoir grimper à bord pantalon baissé en cas d'alerte...).

Sans surprise, le braquage tourne à la tragédie : répétition du destin, qui s'ouvre sur une rédemption mystique et un happy end croquignolet dans une piscine en plastique. On nage en plein mythe. Gonflé à bloc par sa folle croyance dans les puissances de son art, par l'amour débridé qu'il voue à ses personnages d'irréductibles, Jean-Charles Hue fait du cinéma à l'ancienne en somme, inscrit dans une tradition américaine classique, mais les doigts dans la prise, branché sur les pulsations du monde d'aujourd'hui. ■

ISABELLE REGNIER

Film français de Jean-Charles Hue. Avec Frédéric Dorkel, Jason François, Michaël Dauber (1h34).